



Dieu  
rend visite à newton  
(1727)

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires réservés  
aux membres de l'association Les éditions du Chemin de fer,  
numérotés de 1 à 100, constituant l'édition originale.

/100

titre original :  
Tusen år hos Gud

© Stig Dagerman, 1954  
Première publication : Norstedts, Suède, 1954  
Publié avec l'autorisation de Norstedts Agency

© Les éditions du Chemin de fer, 2009 pour l'édition française  
[www.chemindefer.org](http://www.chemindefer.org)  
ISBN : 978-2-916130-20-0

Stig Dagerman

Dieu  
rend visite à newton  
(1727)

vu par  
Mélanie Delattre-Vogt

texte traduit du suédois par C. G. Bjurström

les  
éditions du  
Chemin  
de fer

Parfois Dieu se lasse de son être de lumière et de silence. L'éternité lui donne la nausée, il laisse tomber son manteau. Nous voyons une ombre se dessiner parmi les étoiles, la nuit vient. Dans la maison de Newton à Londres on se dispose, sans le savoir, à recevoir l'étrange visite. Tard dans la soirée une voiture se glisse dans la pluie le long de la rue où habite Newton. Elle entre sous le porche de la maison, fait le tour de la cour obscure tandis que les feuilles des chênes tombent sans cesse.

Le serviteur se lève des marches de l'escalier et sort en titubant sous la pluie – c'est minuit et il est ivre. Pas de cocher et, en y regardant de plus près, pas de chevaux non plus. Il ouvre la portière, la voiture est vide, la banquette froide. Il entre à quatre pattes dans la calèche poussiéreuse et s'endort

aussitôt. La voiture s'en retourne par le même chemin, évite un chien malade qui lèche le pavé, frôle quelques instants plus tard une dame en train de se vendre à Boswell au coin de Park Lane et Oxford Street. Un souverain à l'effigie de George V roule par terre avec un tintement. Boswell rit et relève la jupe de la dame pour mesurer le mollet à l'aide de sa canne graduée. Pauvre Boswell, pauvre dame ! La dame a une jambe de bois et voilà la raison de ses jupes traînantes.

Boswell laisse sa main remonter plus haut. God save the falling Night. En bois toute la dame ! Il se met soudain à neiger. Boswell pouffe et, le bras autour de la taille dure, Boswell conduit Miss Gate parmi les arbres. Bientôt on ne le voit plus.

Mais la voiture ? – Oh ! depuis longtemps disparue. Le serviteur ronfle et rêve... mais de plus en plus silencieusement. Le brouillard s'enroule autour des roues. Voici les landes de Dartmoor – le serviteur respire encore un peu, puis il ne respire plus. Il meurt. La voiture continue à rouler et bientôt on ne la reverra plus.

Mais Dieu est entré dans la maison de Newton, au rez-de-chaussée. Le vestibule est grand et froid.





Au fond de la pièce, du feu dans une cheminée très simple. Une servante dort sur l'escabeau, la tête plongée entre ses cuisses grasses. La fumée monte lentement d'une marmite. Une souris frileuse grimpe le long du cou de la servante et s'enfuit dans la chaude chevelure.

Et voici Dieu qui pénètre dans le cabinet de travail de Newton, quarante-quatre marches plus haut. C'est une pièce où, d'un commun accord entre Newton et le reste du monde, personne ne parle. Durant toute sa vie Newton a amassé du silence dans cette pièce immense. Du silence de toutes les parties du globe et de toutes époques. Il y a là le silence ionien, le silence conjugal, le silence de la mer de Chine et celui des sommets des Alpes. Mais entre deux minces plaques d'argent Newton conserve la joie de son âme, le suprême bonheur de sa collection : le silence qui laisse se dérouler le supplice de Tantale.

Maintenant minuit, et près du foyer, loin derrière le vieux Newton, un serviteur en livrée rouge prépare le thé de minuit. Avec une barre de fer il écarte les salamandres qui se rassemblent autour du trépied. Souvent le serviteur désirerait pouvoir

les chasser à grands cris, comme peuvent le faire les soldats ou les servantes, mais il est muet, né de parents muets. Ils ont tous été muets, depuis les origines des temps, tous ceux de sa famille et de la famille de sa famille. Même son cœur est muet et bat sans bruit. Les choses mêmes deviennent muettes entre ses mains. Si cet homme frappe une pierre d'un marteau, marteau et pierre se taisent, et s'il approche un âne qui braie, l'âne devient muet. Il est le fils du silence et Newton l'aime.

Voici qu'il pose la théière fumante, la marmelade et les amandes sur un plateau d'argent. Puis il fait trente-six pas jusqu'au coin sud-ouest de la pièce. Là se dresse une haute armoire dont le sommet disparaît dans la nuit parmi les poutres. Sa couleur est noire, ses portes sont scellées. C'est l'armoire de Swedenborg, laissée en gage au cours du dernier voyage à Londres et jamais rachetée par son propriétaire. C'est une armoire tellement lourde qu'il a fallu six Ecossais, ivres par surcroît, pour la monter dans la chambre de Newton. Toutes les nuits, à minuit, le fils du silence se penche jusqu'au pied de l'armoire et tire un lourd tiroir. Dans ce tiroir se trouve un bocal à couvercle étanche.

Le serviteur place le bocal sur un plateau et il se trouve enfin prêt à servir Newton. Newton soulèvera alors le couvercle du bocal et, les yeux fermés, il respirera le silence de Swedenborg. C'est un silence qui ne ressemble à aucun autre. Il remplit de crainte et de réconfort.

Mais Dieu est dans la chambre, et l'infirmité de Dieu est le miracle. Dieu ne peut voir une situation humaine sans la métamorphoser : il transforme la douleur en amour, l'amour en souffrance et le mutisme en une voix.

Newton se demande pourquoi son serviteur n'arrive pas. Il détourne de la lumière des candélabres sa lourde tête. Dans l'ombre le serviteur s'est arrêté. Le plateau scintille, mais la nuit, tout autour, bat comme un drapeau déchiré par le vent. Le silence fuit éperdument et dans la pièce se créent des tourbillons et des contre-tourbillons ; saisi par une étrange inquiétude, Newton se dresse.

Juste à ce moment le serviteur laisse échapper le plateau. Newton fait un pas en avant, le serviteur un pas en arrière. Puis tous deux restent immobiles durant une éternité. Entre eux se déroule, dans la nuit, un phénomène étrange. Le plateau aurait dû

tomber, mais il n'est pas tombé. Il reste suspendu dans la nuit, brillant et terrible. Ensuite il se met à monter lentement vers le plafond. Et tandis que le plateau monte, des larmes coulent des yeux de Newton, elles s'élèvent jusqu'à son front, ruisse-lantes comme un Niagara de chagrin. Mais le serviteur ne pleure pas. Il reste là où il est.

Le plateau enfin heurte le plafond – et Newton se retourne ; il saisit, furieux, une belle pipe, il jette la pipe et il lance des imprécations. Mais la pipe n'arrive pas jusqu'au plancher ; elle est saisie en plein vol par ce criminel qui contrevient à la loi sacrée de la pesanteur et elle est projetée avec vigueur jusqu'aux poutres en chêne du plafond, où elle éclate en mille morceaux, et les morceaux ne retombent pas sur Newton, ils restent là-haut, dans les ténèbres, loin au-dessus de ses cheveux, encore tout humides de ses larmes.

Hélas ! pour Newton, voilà qui n'est nullement un miracle. Il n'y retrouve ni le comique de l'erreur, ni l'immense beauté de l'absurde. Ce n'est qu'un crime, plus bas et plus cruel que tous les autres crimes réunis. Si du moins il pouvait voir le criminel – mais celui-ci se cache derrière ses

crimes. Newton le pourchasse tout autour du crime mais il ne le trouve pas. Au cours de sa poursuite, Newton hurle et tout le silence qui a été amassé durant une vie si rare se dissipe et s'enfuit. Enfin Newton saisit l'énorme sabre de la cheminée, qui n'a jamais été taché de sang, il se rue vers sa table, non pour transpercer le serviteur, qui s'écarte avec terreur, mais pour briser sa table de travail, le champ de bataille de sa pensée, désormais image de sa défaite. Le vieillard lève son arme avec la passion d'un jeune homme, mais au moment où le coup fatal va être porté le sabre lui est, de son propre mouvement, arraché de la main et monte, lui aussi, vers le plafond où il s'enfonce avec une force terrible dans une poutre de chêne à côté du plateau.

Tandis que Newton, impuissant, menace du poing l'outil perdu de sa vengeance, le serviteur sort de son immobilité, se présente devant Newton ; il s'incline profondément et il dit :

“Un instant, sir, je vais chercher le sabre.”

En vérité : quelques mouvements des bras qui ressemblent à des battements d'ailes et, *mirabile dictu*, voici le serviteur qui s'élève, qui s'élève

merveilleusement. Il vole, cet homme. Bientôt il arrive au plafond. De son crâne, avec un grand et noble bruit, il heurte la poutre de chêne et il se met à tirer le sabre par son “manche”, selon la grossière expression de ce pékin. Il arrive enfin à arracher l’arme et il en salue son maître, resté là-bas, dans les profondeurs éclairées de la chambre. Lorsque leurs beaux regards se rencontrent, ils sont tous les deux, Newton en bas et le serviteur au plafond, frappés par la même pensée étrange, et un silence encore plus silencieux se répand. Debout, environ quatre mètres au-dessus de Newton, le sabre dans la main gauche, le serviteur se verse de la droite, qui tremble d’émotion, une tasse de thé bien fort de la théière de Newton. Il l’avale en trois larges gorgées puis il regarde avec respect son maître au-dessus de lui et, se raclant la gorge, il dit :

“Si je me trompe, sir, punissez-moi. Si j’ai raison, ordonnez-moi de me taire. Décidez, sir. Votre serviteur peut-il parler ?”

Newton comprend alors ce qui se passe : un miracle. Et qu’est-ce qu’un miracle ? Une exception. Et qui fait les miracles ? Dieu. Et qui est Dieu ? Une





exception. Mais quelle exception sacrée, l'exception à soi-même.

Et pour éprouver la constance des lois, Newton commet une action qu'à vrai dire son âge et sa santé ne lui permettent pas. Il s'accroupit profondément et, rassemblant ses forces pour se transformer en ressort, il bondit aussi haut que possible vers le plafond. Mais son serviteur, qui déjà remplit la tasse de son maître, attend en vain.

Newton ne vole pas.

Il retombe lourdement sur le sol et, étendu sur la dureté des planches, il se met à rire. Il rit jusqu'aux larmes et ce coup-ci les larmes coulent vers le bas, le long de son visage. Il se lève aussitôt, afin de fixer sur le papier le souvenir de cet instant. Il saisit sa plume, mais il ne trouve pas d'encre. L'encre a quitté l'encrier en un mince jet tout droit et elle est venue s'appliquer, en une immense goutte, sous la semelle du serviteur de Newton, et il est clair que Newton ne parviendra pas là-haut.

Il prend donc un morceau de craie et trace sur un tableau noir ce qui suit :

A. Nature du crime humain : un rêve dans la maison des Lois.

B. Fondement du crime humain : le désespoir de ne pas être vu de Dieu.

C. Remède au crime humain : être vu de Dieu à la moindre distance possible.

D. Nature du crime divin : une vaine tentative de remplacer la Loi par le Miracle.

E. Fondement du crime divin : le désespoir de ne pas reposer au cœur de la Création.

F. Remède au crime divin : rencontrer, par une journée claire, le regard de la Création.

Et tandis que Newton écrit, le serviteur se lamente, car il a déjà découvert ce qu'il y a de terrible dans le monde du miracle : on est littéralement élevé au-dessus de la condition dont on tirait sa subsistance ; on est voué à quinze jours de thé et d'amandes, puis c'est la mort. Muet tout à l'heure, on se trouve doué de la faculté d'exprimer son chagrin ; aveugle, on se trouve doué de la faculté de comprendre le crime ; paralytique, on obtient la grâce de courir à sa perte. Le serviteur pleure et bientôt les lourdes gouttes de ses larmes couvrent le plafond de Newton comme des cristaux.

Mais Newton a fini. Il incline le tableau noir contre le mur, et au-delà des lamentations du

serviteur il entend Dieu qui frappe à la porte de la maison des Lois et supplie qu'on lui ouvre. Un signe au serviteur pour qu'il se taise, mais le serviteur ne saurait renier le miracle. Alors Newton se lève et d'un pas ferme il quitte le cercle lumineux qui entoure sa table, passe devant le feu sur le point de s'éteindre et va jusqu'à l'armoire de Swedenborg. Il arrache les scellés, il tourne la lourde clef dans la serrure et, avec un soupir de triomphe, il ouvre les portes immenses. Alors, de l'intérieur vide de l'armoire coule ce néant divin qui emplit les océans entre les étoiles, la perle de l'Univers, le silence sacré, le vide mêlé de lumière.

Le feu se ranime ; le serviteur devient à nouveau muet ; on n'entend même plus son cœur. Dans la chambre de Newton ne résonnent plus que les coups que Dieu frappe aux portes de la Création, le hurlement des anges exclus et les rauques vociférations du Hollandais à bord du *Vaisseau Fantôme* aux prises avec la tempête.

Newton grimpe sur l'armoire de Swedenborg et, de cette hauteur, il appelle à grands gestes son serviteur. Et sous les poutres noircies par la suie le serviteur avance d'un pas digne, en présentant le